

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 64 (1919)
Heft: 7

Artikel: La fortification permanente dans la guerre actuelle
Autor: Grosselin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La fortification permanente dans la guerre actuelle

(Front occidental, août-octobre 1914.)

I. AVANT-PROPOS.

Le rôle de la fortification permanente n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur par le public durant la guerre actuelle. Cela peut se comprendre de personnes qui ne font point une étude spéciale des choses militaires, mais qui suivent les événements au gré de leurs sympathies et ne peuvent concevoir qu'une forteresse qu'on croyait inexpugnable puisse tomber en douze jours. Cette opinion se comprend moins de la part de militaires. Et pourtant nombreux sont chez ces derniers, surtout chez nous, ceux qui ont méconnu, pour ne pas l'avoir approfondi, le rôle joué dans cette guerre par la fortification permanente, laquelle, au dire même de quelques-uns, aurait complètement fait faillite.

C'est pour lutter contre ce préjugé que ces quelques considérations ont été écrites.

Qu'en est-il de cette question à la lueur de l'histoire, lueur encore faible aujourd'hui ? Mais avant d'aborder les faits, précisons quelques points importants.

II. QUELQUES DÉFINITIONS.

La fortification est l'art d'organiser une position de manière que son défenseur puisse résister avec avantage à un ennemi supérieur en nombre. Par extension, on donne aussi le nom de fortifications aux ouvrages ou travaux exécutés dans le but qui vient d'être indiqué.

La fortification se divise en fortification passagère, fortification semi-permanente et fortification permanente, suivant le caractère de durée que présentent les ouvrages qui la constituent.

En septembre 1914, dans leur retraite sur l'Aisne, les troupes allemandes se fortifient au moment où elles font de nouveau front contre l'ennemi. A la fin d'octobre 1914, sur l'Yser, les Belges, les Anglais et les fusiliers marins, hâtivement, se fortifient pour résister à une attaque imminente. Dans ces deux cas on emploie les outils que la troupe a sur elle, le temps est limité. Ces ouvrages tiendront durant la bataille quelques heures, un ou deux jours. La troupe qui les a construits et les occupe se remettra sous peu en mouvement et les abandonnera. C'est la *fortification du champ de bataille ou de campagne*. Elle est *passagère*.

Où bien le front va se cristalliser, on agrandit les profils, on augmente les ouvrages, on travaille des semaines, des mois, des années même, avec les ressources des troupes du génie, les matériaux les plus divers. L'artillerie de campagne est appuyée par du gros calibre. Puis un beau jour, au gré d'une offensive, ces travaux considérables sont abandonnés : c'est la *fortification semi-permanente ou provisoire*.

La *fortification permanente*, au contraire, présente ce caractère particulier que son utilité est pour ainsi dire éternelle. Pour son établissement, on dispose de tous les moyens que fournit l'industrie, de toutes les ressources que possède le pays. Elle est organisée et armée de manière à résister aux bouches à feu les plus puissantes de l'artillerie de siège. Elle est établie sur les points qu'il importe de conserver aussi longtemps que possible, pour arrêter l'invasion ou pour favoriser le mouvement en avant des armées nationales : points stratégiques pouvant servir de bases d'opérations, points de passage obligés, grandes agglomérations de populations et de richesses toujours confondues avec les nœuds de communication et contenant de précieuses ressources qu'il faut éviter de laisser tomber au pouvoir de l'ennemi.

Les trois éléments de la fortification permanente sont :

- 1° l'obstacle, constitué par un fossé et, aujourd'hui, par un réseau barbelé ;
- 2° le parapet, couvert défensif ;
- 3° le terre-plein, étendue de terrain sur laquelle le défenseur peut circuler à l'abri.

Afin de rendre le parapet ou le rempart aussi élevé et aussi abrupt que possible, on substitua une muraille en pierre au parapet en terre primitif. Au sommet de cette muraille, on établit un terre-plein où le défenseur pouvait s'installer pour tirer sur l'assaillant. Mais avec la hauteur de la muraille s'étendait aussi la largeur de la bande de terrain qui tout le long de son pied se trouvait soustraite à l'action de la défense. D'où la nécessité de flanquer cet angle mort par des mâchicoulis et par des tours, plus tard par des bastions, plus tard encore, par des casemates et des caponnières.

L'apparition de l'artillerie fait disparaître les hautes murailles qui rappellent l'époque romaine et le moyen âge. Ces hauts murs s'écroulent trop facilement par l'effet des projectiles. Il faut aussi rendre de plus en plus invisible la maçonnerie et la protéger contre les coups et la vue par un glacis en pente douce vers l'extérieur, établi de l'autre côté du fossé, au sommet de la contre-escarpe.

La fortification perdit ainsi ce caractère dominant qu'elle avait autrefois pour devenir rasante.

On l'a déjà vu, la fortification permanente est l'ensemble des travaux exécutés en temps de paix avec toutes les ressources de l'industrie, sur des points dont l'importance militaire est constante, parce que résultant de leur situation géographique.

Ces points peuvent être des nœuds de communication, des ponts sur des grands cours d'eau, des centres industriels ou commerciaux d'une grande richesse ; les ouvrages constituent alors des « places fortes » ou « forteresses », c'est-à-dire des fortifications élevées autour d'un centre de population.

Si ces points sont situés sur des passages ou des routes conduisant à la frontière, nous avons alors là des « ouvrages isolés ou forts d'arrêt ».

En suivant les progrès des moyens d'attaque, une place forte du temps de Vauban comprenait :

1° le « corps de place », c'est-à-dire l'enceinte proprement dite qui comprend un parapet et un fossé ;

2° des « ouvrages intérieurs » au corps de place, château ou réduit, mais ayant aussi une action extérieure sur la campagne ;

3° des « dehors » à l'intérieur du fossé, chicanes destinées à retarder l'assiégeant ;

4° des « ouvrages avancés », situés en dehors du chemin couvert, dont les fossés peuvent être flanqués directement par le corps de place. Ils ont des vues plus efficaces que celles de l'enceinte ;

5° des « ouvrages détachés » assez près pour que le corps de place empêche l'ennemi de les tourner. Peu employés dans les anciennes fortifications, ils sont aujourd'hui appelés à jouer le rôle primordial.

En effet, les progrès d'une artillerie qui, de nos jours, atteint la place à grande distance ont eu comme résultats :

1° de diminuer la valeur du corps de place, qui devient le « noyau » ;

2° de faire disparaître les ouvrages intérieurs, les dehors, les ouvrages avancés ;

3° d'éloigner et d'augmenter la puissance des ouvrages détachés qui deviennent des forts.

Jusqu'en 1885, les forts furent éloignés de la place de 6 à 7 km. au minimum. On comptait sur une portée efficace de 8 à 9 km. pour une batterie d'attaque qui devait se tenir à 1500 ou 2000 m. au moins d'un fort bien armé. Les forts avaient un intervalle maximum de 6 km., soit 3 km. de zone battue par fort. En outre, ils se flanquaient entre eux par des batteries de gorge.

Entre la ceinture des forts détachés et le noyau central, on établit des ouvrages intermédiaires ou de seconde ligne, permettant de ne céder le terrain que pas à pas. Ces ouvrages ne sont généralement pas construits dès le temps de paix. On en prépare seulement l'étude. On les élève au moment de la mise en état de la défense de la place ou au cours même de la lutte.

Enfin, on organise les intervalles. Ce qui fait que l'on obtient un mélange de fortification permanente et de fortification provisoire.

Mais le progrès de l'artillerie obligea encore à d'autres changements. L'artillerie de la défense fut mise sous coupole, le blindage fit son apparition. Ce fut encore insuffisant. Jus-

qu'en 1885, soit jusqu'à l'emploi des obus à grande capacité explosive, les ouvrages permanents n'étaient guère, en réalité, que des porte-canon. Lorsque la position est occupée par un fort unique, ainsi que nous l'avons supposé jusqu'à présent, les pièces en batterie immobiles par leur nature même, attirent sur cet ouvrage et sur ses abris tous les feux de l'adversaire. C'est pourquoi on établit des batteries annexes placées en dehors des forts entre lesquelles se fixe en grande partie la lutte d'artillerie à grande distance.

Dès les premières attaques actuelles des places fortifiées, on vit qu'il fallait sortir entièrement l'artillerie des forts, lesquels restèrent eux-mêmes des points d'appui, des réduits, offrant encore après le tir de destruction une grande résistance à l'assaut, ainsi : Vaux, Douaumont, Troyon, etc.

Enfin, durant la guerre, il fallut faire droit à une nouvelle notion, l'invisibilité, qui semble primer tout aujourd'hui, notion qui oblige l'artillerie de la défense à garder une certaine mobilité.

Il est évident que les voies de communications à l'intérieur de la ligne des forts doivent être nombreuses et à l'abri de la vue. Il les faudrait souterraines.

Voilà l'image des places fortes actuelles.

Les forts ou positions d'arrêt sont basés sur les mêmes principes que les ouvrages de la ceinture d'une place.

Par cet aperçu, dont on excusera la longueur, on se rend aisément compte que la fortification est un art qui doit suivre pas à pas le développement de la science. Quel que soit le coût énorme des ouvrages, l'histoire nous montre qu'ils vieillissent vite. Et si Belfort, Toul, Verdun, Metz, Strasbourg, Anvers étaient modernes par leur système de défense, la répartition de l'artillerie, le genre d'ouvrages, le genre de pièces, la dotation en munitions, il n'en était pas de même de Liège, de Namur, de Lille déclassée en 1880, de Maubeuge.

Remarquons encore que les puissances organisent sur leur frontière un service de sûreté. Elles placent sur les voies d'approche des garnisons qui se fortifient ; dans ce service d'avant-postes les garnisons changent, étant mortelles, les fortifications demeurent et deviennent permanentes.

III. LE BUT.

Napoléon, dans ses *Notes* sur la défense de l'Italie, écrit (Valladolid, 14 janvier 1809) :

« On ne peut espérer d'une ligne (fortifiée) que les avantages suivants :

» Rendre la position de l'ennemi tellement difficile qu'il se jette dans de fausses opérations et qu'il soit battu par des forces inférieures, ou, si on a en tête (c'est-à-dire contre soi) un général prudent et de génie, l'obliger à franchir méthodiquement des obstacles créés à loisir, et ainsi gagner du temps. »

« *Gagner du temps* », ces trois mots résument et stigmatisent le but de tout ouvrage fortifié, qu'il s'agisse de simples fossés du champ de bataille, de forts d'arrêts ou de places fortes.

Il faut ajouter, pour définir le but et l'emploi des fortifications permanentes, ces quatre citations de Napoléon :

« 1. Il est des militaires qui demandent à quoi servent les places fortes, les camps retranchés, l'art de l'ingénieur ; nous leur demanderons à notre tour comment il est possible de manœuvrer avec des forces inférieures ou égales, sans le secours des positions, des fortifications et de tous les moyens supplémentaires de l'art ?

» 2. Les places fortes sont bonnes pour mettre les dépôts de munitions à l'abri, contenir des soldats qui, en plaine, seraient mis en désordre par quelques boucarts, qui se forment pendant la campagne et ensuite peuvent agir offensivement et procurer de nouvelles ressources à l'armée agissante ; inquiéter les derrières de l'ennemi, s'il marche en avant ; l'obliger à laisser des corps pour les masquer... Un autre avantage est de raccourcir la ligne d'opérations. Quand je marchais sur Vienne, Wurzburg et Braunau me furent des plus avantageuses.

» 3. Les places fortes sont utiles pour la guerre défensive comme pour la guerre offensive. Sans doute, elles ne peuvent pas seules tenir lieu d'une armée, mais elles sont le seul moyen que l'on ait pour retarder, entraver, affaiblir, inquiéter un ennemi vainqueur.

» 4. Comme les canons, les places ne sont que des armes qui

ne peuvent remplir seules leur objet, elles demandent à être bien employées et bien maniées. »

Gagner du temps. — Pour fixer ce principe, rappelons deux exemples parmi les sièges si nombreux dans l'histoire de la guerre :

Alésia (52 ans av. J.-C.) :

Vercingétorix, le jeune et beau généralissime gaulois, après avoir combattu avec succès contre les Romains, marchait sur la Saône avec 80 000 hommes et 15 000 cavaliers. Craignant d'être cerné par les Romains, il se replie sur Alésia (sur le mont Auxois) pour y gagner du temps et attendre le secours de la Gaule. Malgré les sorties furieuses des Gaulois, César bloque le camp retranché. Toute la Gaule se lève pour sauver Vercingétorix, 240 000 hommes d'infanterie, 80 000 cavaliers. Mais ils viennent se heurter aux lignes de circonvallation de César et sont mis en déroute. Vercingétorix se livre lui-même à César. La Gaule est conquise. Le beau Gaulois traîne six ans en captivité, orne le char de triomphe de César à Rome, puis est décapité. Alésia a rempli son rôle, elle a gagné assez de temps pour permettre à la Gaule de se lever. Mais l'armée de secours battue, son rôle est terminé.

Saint-Jean d'Acre (14 mars-17 mai 1799) :

La Turquie n'admet pas la conquête de l'Égypte par Bonaparte. Ce général, apprenant qu'une armée turque se forme en Syrie, une autre à Rhodes, pour venir reprendre l'Égypte, se résout à prévenir la première de ces attaques en envahissant lui-même la Syrie. Après El-Arysch et Jaffa (de malheureuse mémoire), il se met en marche le 14 mars sur Saint-Jean d'Acre où résidait le terrible pacha Djezzar, qui tiendra jusqu'à ce que l'armée turque ait le temps de se concentrer, et, en le dégageant, battre les Français qu'il a fixés devant les murs de la place. Le commandant de la croisière anglaise Sydney Smith s'étant emparé des bâtiments qui transportaient l'artillerie de siège française, en avait armé les remparts de la ville.

Vingt-cinq mille Turcs se portent de Damas au secours de Djezzar. Kléber les arrête à Nazareth. Bonaparte court à son secours avec une division et met en fuite l'armée turque. Après quatorze assauts, Saint-Jean d'Acre tenait toujours.

Plus de 4000 hommes de Bonaparte étaient hors de combat ; la peste, apportée de Jaffa, était dans le camp ; les Turcs se préparaient pendant ce temps à embarquer à Rhodes une armée pour la Basse-Egypte. Une promptre retraite s'imposait donc. Elle fut décidée le 17 mai.

Saint-Jean d'Acre avait pu gagner du temps et permettait aux Turcs de se concentrer et de prendre l'offensive. Son rôle tactiquement défensif est stratégiquement purement offensif.

Écoutez Napoléon parlant de ce siège relativement court :

« Si j'avais eu du 24 court en Egypte, j'aurais pris Acre.

» Si j'avais eu quatre pièces de 24, j'étais maître de tout.

(Il lui manquait donc la puissance technique indispensable pour enlever cette place.)

» Si j'étais resté en Egypte, je serais à présent empereur d'Orient. Sans Saint-Jean d'Acre, toute la population se déclarait pour moi. J'aurais pu aller aux Indes.

» Saint-Jean d'Acre enlevé, l'armée française volait à Damas et à Alep ; elle eût été en un clin d'œil sur l'Euphrate, les chrétiens de la Syrie, les Druses, les chrétiens de l'Arménie se fussent joints à elle. J'aurais atteint Constantinople et les Indes ; j'eusse changé la face du monde ! »

* * *

Si j'appuie sur cet épisode des guerres du grand capitaine, ce n'est pas parce que la place ne fut point enlevée, mais pour les motifs suivants :

a) On voit la place « gagner assez de temps » pour remplir sa mission d'abord purement défensive, car elle fixe une partie de l'armée ennemie qui en outre ne peut s'avancer davantage en Syrie avec cette menace sur sa ligne de communication. Saint-Jean d'Acre, au contraire, aurait dû être pour cette armée ennemie une étape, condition indispensable à sa marche en avant.

b) Le rôle offensif de cette place ressort fort bien ; en gagnant du temps, elle permet :

1° à une armée turque de se concentrer à Damas. L'avant-garde battue à Nazareth, Bonaparte ne peut achever la vic-

toire en marchant au nord et détruire les forces turques qui restent prêtes à reprendre l'offensive ;

2° à une seconde armée turque de s'embarquer à Rhodes, et menacer la Basse-Egypte où, d'ailleurs, elle vint se faire battre à Aboukir.

La Syrie n'en était pas moins dégagée et l'Asie Mineure fermée.

c) Parce qu'il y a un parallèle intéressant à tirer entre les conséquences de la résistance de cette place et le rôle des forteresses belges et françaises au cours des événements militaires de 1914. Comme à Saint-Jean d'Acre, les conséquences sont immenses : elles ont changé la face du monde.

En résumé, la valeur d'une place est en corrélation avec l'ensemble des opérations. En elle-même une place forte n'est pas un but, c'est un moyen, une arme. Le but qu'on cherche, c'est de « gagner du temps », voilà le rôle de la fortification permanente.

IV. L'EFFORT.

De tous temps, un capitaine désirant s'emparer d'un point fortifié, a pesé l'effort qu'il lui faudrait déployer pour résoudre la tâche, et, la décision prise, il s'est mis à l'œuvre immédiatement en préparant tout ce que la technique lui commandait. Puis il a fallu amener à pied d'œuvre la troupe, le matériel et les munitions. C'est pour avoir une idée de cet *effort* que nous allons arrêter un instant notre attention sur quelques attaques importantes de places fortifiées du front occidental en 1914. Nous en verrons plus loin les conséquences.

A tout seigneur, tout honneur.

Liège (5-17 août). — Pont sur la Meuse et l'Ourthe, toutes les voies qui conduisent dans les riches plaines de la Belgique, vers la mer, vers Calais, dans le Hainaut, l'Artois et la plaineuse Picardie y passent. Toute opération à cheval sur la Meuse rencontre Liège.

Rappelons que Liège fut assiégée trois fois par Charles le Téméraire, en 1466, 1467 et 1468. En 1468, Louis XI, selon sa noble habitude de fourberie, abandonna Liège alors qu'il y

avait fomenté la révolte afin de rompre l'alliance de Charles le Téméraire avec l'Angleterre.

Les fortifications furent terminées en 1892, d'après les plans de Brialmont. Elles comprennent principalement une ceinture de forts commandant les communications principales et distants de la ville d'environ 6,5 km., soit six forts principaux à tracé pentagonal et six forts triangulaires plus petits. Le plus grand intervalle comprend 6400 m., l'intervalle moyen est plus petit que 3700 m. Chaque fort a une garnison de 80 à 100 hommes ; il est armé de deux canons de 15 cm., de quatre canons de 12 cm., de deux mortiers de 20 cm. et de trois à quatre pièces à tir rapide de 5,7 cm., en général, sous coupole. Les douze forts comptaient un total d'environ 400 pièces¹. Le projet d'organiser des ouvrages de campagne dans les intervalles des forts n'avait pas été exécuté. Le général Lemans, gouverneur de la place, avait, malgré les protestations, fait dégager les champs de tir en faisant raser les superstructures. Ce fut une sage mesure.

La garnison — l'attaque allemande surprenant la mobilisation belge — ne pouvait guère compter plus de 25 000 hommes au lieu de 30 000, effectif normal. Elle était composée de la 3^e division d'armée, attachée à Liège, et fut renforcée le 6 août par la 15^e brigade, stationnée à Huy.

Esquisse de l'attaque. — Dès le matin du 4 août, deux divisions de cavalerie allemande franchissent la frontière. Derrière, sept corps d'armée, environ 300 000 hommes, sont massés sur les voies d'invasion que barre la place de Liège.

Dans la matinée du 5 août, un parlementaire se présente au général Lemans, le sommant de livrer passage à l'armée allemande, tout en l'assurant que l'Allemagne ne voulait pas la guerre avec la Belgique.

Sur le refus du gouverneur, les corps allemands passèrent à l'attaque de vive force du secteur Liers-Pontisse-Barchon-Evegnée-Fléron-Chaufontaine-Embourg- Bonnelles-Meuse.

L'artillerie lourde attaque les forts, des troupes d'assaut s'avancent aussi bien pour tenter la prise des forts que pour

¹ Certaines pièces tiraient à poudre noire et n'avaient qu'une dotation de 100 coups par pièce.

détourner surtout leur attention des intervalles. Par les intervalles, l'infanterie essaie de percer, appuyée par l'artillerie de campagne et des obusiers légers. C'est l'attaque brusquée à la Sauer, dont voici l'esquisse :

5 août. La belle résistance de la garnison a fait échouer l'attaque du secteur Vesdre-Meuse menée par six brigades combinées, appuyées par une forte artillerie et encadrées dans une puissante réserve.

Dès 2 h. après-midi les forts d'Evegnée et de Barchon sont pris sous un feu violent de deux batteries de mortiers de 21 cm.

Un détachement de cavalerie franchit les intervalles, ayant pour dessein de s'emparer du gouverneur, mais il n'arriva pas jusqu'en ville.

Dans la nuit du 5 au 6 août, l'intervalle Fléron-Evegnée est forcé après de durs combats. Ludendorff commande dans ce secteur.

Toute la nuit, tentatives d'avance dans les autres secteurs.

Le 6 août, l'attaque Ourthe-Bonnelles-Meuse, à 6 h. du soir, est refoulée. On prétend qu'il y eut des fuyards jusqu'à Spa. L'attaque de l'intervalle Ourthe-Fléron est repoussée. L'assaillant avance entre Pontisse et Liers ; un détachement allemand pénètre jusqu'à la demeure du gouverneur Lemans, qui fut sauvé à temps. Peu d'hommes de ce détachement revinrent de cette aventure. L'attaque dans cet intervalle est aussi repoussée.

Depuis le 4 août, la 3^e division belge tient un front de 50 km. contre un ennemi trois fois supérieur en nombre. Le gouverneur estime que les forts ne peuvent plus jouer que le rôle de forts d'arrêts. Le 6, la 3^e division se rassemble entre les forts de Loncin — où se trouve le général Lemans — et de Hollogne. De là cette division devait rejoindre l'armée belge ; le 8 août, elle était sur la Gette.

Pendant la nuit du 6 au 7 août, la colonne allemande du secteur Fléron-Evegnée s'empare des ponts de l'Ourthe. Le 7 août, elle occupe la citadelle et entre à Liège, mais reste sans communications avec l'extérieur ; la liaison est rétablie par le général Ludendorff, en automobile.

Le 8 août, au soir, trois brigades allemandes sont dans la

ville avec le général von Emmich ; cinq sont devant les forts du secteur Fléron-Meuse.

Dès le 8 août commence l'attaque de la ceinture qu'il faut réduire par la grosse artillerie, car les forts tiennent ferme. Trois corps d'armée (IX^e, VII^e, X^e) et des formations de siège se partagent les secteurs d'attaque. Il s'agit d'interdire à la défense belge toute observation utile à ses tirs. On réduira les forts les uns après les autres, car l'effort pour amener suffisamment de grosse artillerie et surtout pour l'approvisionner est considérable et demande du temps.

Le fort de Barchon tombe le 8 août, à 5 h. du soir. Il est sous le feu des mortiers de 21 cm. depuis le 4 août, à 2 h. du soir, ainsi que le fort d'Evegnée, qui tient toujours.

Le 9 août, l'artillerie lourde de campagne et les mortiers de 21 cm. attaquent vivement les forts de Fléron et d'Evegnée et le soir le fort de Pontisse.

Les 10 et 11, le bombardement dure sans arrêt.

Le 11 août, Evegnée tombe, après avoir repoussé huit assauts ou davantage. La grosse coupole ne tourne plus ; un éclat s'est logé entre elle et la couronne de granit. Ce qui reste de la garnison est suffoqué et à bout. Le commandant Genonceaux a fait tout son devoir.

Le 11 août, à 6 h. 45 du soir, une batterie d'obusiers de 42 cm. placée près de Mortier prend sous son feu le fort de Pontisse.

Le 12, et toute la nuit du 12 au 13, les mortiers de 21 cm. tonnent contre le fort de Fléron, par pause, car les munitions manquent. Ce fort est pris en gorge dès le 11 par des lance-mines de gros calibre.

Le 13, à midi, Pontisse succombe après avoir subi le feu du 42 cm. pendant quatre heures. Il avait bravement rempli sa tâche ; dès le 5 août, durant neuf jours, il avait été nuit et jour martelé.

Le 13, toute la journée, les mortiers de 21 s'acharnent contre Fléron qui, bien que ne se défendant plus qu'avec une pièce, repousse néanmoins tout assaut. Le 14 août, au matin, il est réduit par l'action d'une nouvelle batterie de 42 cm.

Chauxfontaine et Embourg sont pris le 13 août, à 7 h. 30 du soir, après une belle défense.

Le 14 août Lantin est sous le feu des mortiers de 21 et des obusiers de 42 cm., installés en ville et qui le 15 août attaquent aussi le fort de Loncin par la gorge.

Ce jour, à 8 h. 40 du matin, Liers est réduit.

Le 15 août, à 8 h. 30 du matin, Bonnelles est occupé par les assiégeants, et à 5 h. 15 du soir, Loncin saute ; le général Leman, belle figure s'il en fut, est relevé sans connaissance parmi les ruines. Triste mais serein, il prend le chemin de la captivité.

Le 16, à 9 h. du matin, Flemalle, contre qui la grosse artillerie s'est concentrée, a vécu, et l'agonie de la grande forteresse cesse avec Hollogne, qui se rend le 17 août.

Treize jours d'attaque et de bombardement de gros calibre ! Il faut rendre hommage, comme l'a fait l'assaillant lui-même, à la belle discipline des garnisons des forts.

Soixante-huit mille Allemands prirent part à l'attaque jusqu'au 8 août ; environ 100 000 hommes, 6 batteries de campagne (augmentées encore dès le 12), 12 batteries d'obusiers légers de 10,5, 10 batteries de mortiers de 21, 4 batteries de canons de 10, 4 batteries de canons de 13, 3 batteries de mortiers de 28, 2 batteries d'obusiers de 42 durent être mises en ligne par le général von Emmich pour amener la place à composition. A noter que l'artillerie lourde (10, 13, 21, 28, 42 cm.) n'entra en action qu'à partir du 12 au matin, à l'exception de 2 batteries de 21, son approche et son installation ayant exigé du temps.

Liège avec ses 25 000 hommes tint treize jours.

Les pertes allemandes furent sévères : environ 25 000 hommes. Les assiégeants les évaluent à 42 000. L'ouvrage de l'état-major allemand n'indique aucun chiffre et se contente de contester, en date du 8 août, la perte de 20 000 hommes. Aussi Namur sera-t-il attaqué autrement que Liège.

Il est aisé de se rendre compte de l'effort fourni contre cette place par l'assaillant en hommes, matériel, munitions, transport, etc.

Namur (19 août-25 août 1914). — Cette place, située au confluent de la Sambre et de la Meuse comprend une ceinture de neuf forts, distants de 4000 m. de la ville, et dont l'armement est semblable à celui des forts de Liège. Les forts à grand tracé sont armés de deux canons en coupole de 15 cm. et de quatre canons en coupole de 12 cm., ainsi que de deux mortiers de 21 cm. en coupole ; les petits forts sont armés de deux canons de 12 cm. et d'un mortier de 21 cm. Les principes de construction sont les mêmes qu'à Liège, c'est le système Brialmont.

La défense ayant disposé de plus de temps qu'à Liège, les intervalles étaient assez bien organisés.

Les pertes subies devant Liège incitèrent les Allemands à suivre un autre mode d'attaque. L'infanterie très supérieure en nombre refoule l'infanterie de l'assiégé de ses positions avancées. Sous son couvert, la grosse artillerie réduit les forts peu à peu. Le bombardement s'étend aux intervalles. Les forts anéantis, l'infanterie avance et enlève les intervalles. L'attaque ne s'étend qu'à un secteur défini.

Le 19 août, des troupes allemandes de toutes armes sont signalées vers Faulx et Ramillies-Offus au N.-E.

Le 20 août, dès le matin, les Allemands refoulent les grand'-gardes du secteur N.-E. de la forteresse. L'attaque se prononce sur le secteur Maizeret, Audoy, Dave ; mais la grosse artillerie, pas encore installée, ne peut ouvrir le feu.

Le 21 août, à 10 h. du matin, le bombardement commence, dirigé comme suit :

4 batt. m. 21, 2 batt. ob. 30,5 autr., 1 batt. c. 10, 1 batt. c. 13, 1 batt. ob. 42, 4 batt. ob. 15, secteur Cognelée-Marcholette ;

2 batt. c. 10, 2 batt. ob. 15, 4 batt. m. 21, 2 batt. ob. 42, secteur Maizeret-Audoy ;

A considérer le nombre de batteries, on peut se faire une idée de la violence du feu subi par les forts. L'armée belge sous Anvers entendait le grondement lointain de ces canons.

De 30 en 30 secondes, les forts étaient martelés par les projectiles de gros calibre.

Vers le soir du 21 août, le fort de Maizeret en avait reçu 2000 environ, mais ses coupoles étaient encore en état.

La nuit, le feu ralentit un peu.

Le 22 août, le bombardement continue ; le calibre moyen et l'artillerie de campagne battent les intervalles. La canonnade s'étend au fort de Dave.

A 10 h. du matin, une sortie est tentée, appuyée par trois bataillons français, afin d'atteindre l'artillerie lourde vers Wartet, mais elle est repoussée.

La ville reçoit des projectiles de 15 cm.

Le soir, le fort de Dave n'a subi que peu de dégâts. Le fort d'Audoy tire toujours. Le fort de Maizeret, en ruines, est évacué, mais le tir de l'assaillant s'acharne contre l'amas de ses débris. Le fort de Marchovelette a sa dernière coupole hors de service ; la garnison attend un assaut qui ne se produit pas. Cognelée fait feu de toutes ses pièces.

Toute la nuit, le bombardement continue, moins violent cependant que pendant la journée.

Le 23 août, à l'aube, Cognelée est violemment pris à partie par l'artillerie, mais l'assaut échoue. Le massif central du fort de Marchovelette, fissuré, laisse pénétrer les gaz délétères et les flammes des projectiles. Vers 13 h. il saute.

Le fort de Cognelée succombe à 5 h. du soir.

L'attaque de l'infanterie allemande s'est prolongée vers le N.-O. et avance dans les intervalles à cheval sur le fort de Cognelée. A midi, l'assaillant pénètre dans la partie N.-O. de la ville.

Vers midi aussi, les forts d'Emines et de Suarlée sont sous le feu de la grosse artillerie ; ce dernier reçoit 800 projectiles, dont certains de 350 kg. Les travaux d'intervalles sont hachés par les obus. De Cognelée à Audoy, seules les batteries de campagne de la défense répondent, mais sont bientôt réduites au silence. Les troupes des secteurs attaqués se retirent sur Namur qui est bombardé fortement dès 7 h. du soir par des obusiers de 15 et l'artillerie de campagne, le gouverneur n'ayant pas répondu à la sommation de rendre la place.

Ce 23 août, la 4^e division d'armée attachée à Namur, le détachement français, les troupes des intervalles évacuèrent la place et 12 000 hommes arrivèrent ainsi à Anvers le 2 septembre.

Les forts continuèrent à se défendre.

Le 24 août, à 5 h. du matin, le fort d'Émines et dès 8 h. du matin, le fort de Suarlée sont sous le feu concentré du gros calibre. Suarlée, canonné par trois batteries, reçoit ce jour-là 1400 projectiles environ ; le soir, il repousse un assaut.

Le 25, sous un bombardement concentrique, ses coupoles immobilisées, mais intactes, continuent le feu. A 15 h., une série de projectiles écrasent les derniers abris. A 17 h., les Allemands y pénètrent au milieu d'une fumée épaisse n'y trouvant que des blessés.

Audoy, sur lequel l'artillerie se concentre le 24 dès l'aube, tombe à midi 15. Dave est martelé depuis le 24 à l'aube, toute la nuit du 24 au 25 et le 25 au matin il tombe avec Émines. Malone s'est rendu le 24, à 2 h. 50 du soir et Saint-Héribert a succombé le 24, à 9 h. du soir.

Les Allemands accusent 1000 hommes hors de combat, dont un tiers de morts ; c'est sans doute un chiffre minimum.

Les batteries allemandes qui entrèrent en action contre Namur peuvent s'énumérer comme suit : 24 de campagne, 3 d'obusiers légers de 10,5, 4 de canons de 10, 2 de canons de 13, 4 d'obusiers lourds de 15, 10 de mortiers de 21, 3 d'obusiers de 28, 4 d'obusiers de 30,5 autrichiens, 1 d'obusiers de 42.

Ces batteries lancèrent plus de 97 000 projectiles pesant 7710 tonnes, représentant à eux seuls 25 trains de 30 wagons. On se représente l'effort qu'il a fallu produire, car à cela vient s'ajouter le transport des charges et du matériel et l'on comprend que cet effort commence quelquefois des mois avant que le premier coup de canon puisse être tiré contre une place.

Maubeuge (25 août-8 septembre 1914). — Maubeuge garde le passage de la Sambre ; c'est un nœud de communications reliant la voie ferrée venant de Mons avec la ligne de Paris à Bruxelles et la vallée de la Sambre.

Le camp retranché de Maubeuge comprenait le jour de la mobilisation :

1° une enceinte bastionnée datant de Vauban, dominée de toutes parts, formant sur les deux rives de la Sambre un cercle de 500 à 600 mètres de diamètre.

2° une ceinture d'ouvrages extérieurs détachés d'environ 32 km. de circonférence, avec :

6 forts à cavalier ou à massif central, anciens, construits avant 1885, date de l'apparition des obus explosifs ;

6 ouvrages intermédiaires, construits en 1894-1895, à tracé trapézoïdal, aplati, avec gorge bastionnée, contenant 3 abris bétonnés pour hommes assis, un parapet d'infanterie et, sur chaque flanc, 2 pièces de 90 mm. à l'air libre. L'obstacle consistait en un fossé avec escarpe coulante, grille et contre-escarpe pour trois d'entre eux ; avec coffres de contre-escarpe pour les trois autres.

Pas de cuisines, pas de casemates, pas d'eau.

3° un parapet de 8 à 900 m. de développement, sans valeur, appelé batteries de Rocq.

Parmi les six forts, Boussois et Cerfontaine avaient une tourelle en fonte dure pour canon de 155. Seul le fort du Bourdieu avait été muni d'une carapace en béton pour lui permettre de résister aux obus explosifs. Les forts des Sarts, de Leveau, d'Haumont possédaient en outre une tourelle de 75, Hautmont une tourelle de mitrailleuse et Bourdieu deux tourelles de mitrailleuses.

La construction d'un ouvrage au Faguet (2 300 000 fr.) n'avait pas été réalisée.

Ainsi donc :

1° anciens forts sans grande valeur, pas d'abris à l'épreuve, flanquement des fossés par des caponnières pouvant être détruites de loin ;

2° flanquement des intervalles insuffisant, car ils atteignent 4 km. et ne sont battus que par deux pièces de 90 en plein air, c'est-à-dire pouvant être réduites au silence dès le début de l'action.

Le gouverneur, général Fournier, organisa la défense en :

a) Zone principale de résistance, soit :

1° dix centres de résistance (ceinture) : Grévaux, Haumont, Bourdieu, Ferrière-la-Petite, Cerfontaine, Leveau, batteries de Rocq, Boussois, Bersillies, La Salmagne, Les Sarts ;

2° ouvrages isolés permanents : Feignies, Héron-Fontaines, déjà créés, Le Faguet, Le Tollet, ouvrages du chemin de fer de Mons et de Valenciennes.

b) Centre de résistance avancé : bois du Quesnoy et d'Hau-mont.

c) Position de soutien, consistant dans la mise en état de défense des bois et des villages.

d) Noyau central, soit l'enceinte de Vauban.

Le 29 août, à 13 h., le bombardement commence pour ne cesser que le 7 septembre, à 18 h.

Les Allemands portèrent leur attaque sur l'intervalle de 4 km. qui séparait le vieux fort de Boussois de l'ouvrage d'infanterie de La Salmagne. Un déluge de fer s'abattit sur cet intervalle les 29, 30 et 31 août. Le fort fut bouleversé, mais les hommes tinrent au prix d'héroïques efforts. L'assaut eut lieu le 6 septembre ; le capitaine Thabar fut autorisé à garder son épée par les Allemands émerveillés.

Une sortie, destinée à détruire les batteries de gros calibre, eut lieu le 1^{er} septembre entre Jeumont et Villers-Sire-Nicole ; elle fut repoussée à 250 m. des pièces allemandes.

Peu à peu, l'attaque s'étendit aux secteurs de Cerfontaine et Bourdiau, ainsi qu'au fort des Sarts.

L'artillerie ouvrit le feu à 8 et 10 km., démolissant les forts et les ouvrages intermédiaires, l'infanterie put alors s'avancer à distance d'assaut et forcer les intervalles.

La ville était criblée de coups. Les habitants restaient terrés dans les caves.

A Maubeuge, on ne savait rien à ce moment de ce qui se passait au dehors. Le 5 septembre, La Salmagne était pris. On ignorait tout de la bataille de la Marne.

Enfin, le 7 septembre, à midi, après avoir fait brûler les drapeaux, sauter les arsenaux et les dépôts — l'ennemi étant devant l'enceinte de Vauban — le général Fournier envoie un parlementaire demander un armistice de vingt-quatre heures, qui lui est refusé. Il rend la place à 18 h., mais les forts ne sont rendus que le 8 à midi.

C'était le VII^e corps d'armée de réserve allemand¹ avec une brigade de cavalerie, commandé par le général von Zwehl, qui avait assiégé la place. Une division d'un autre corps d'armée (probablement du VII^e corps d'armée actif) vint en renfort

¹ Ce C. A., libéré par la reddition de Maubeuge, rejette, le 14 septembre, le 18^e C. A. français (armée de Maud'huy) de la pointe extrême du plateau de Craonne.

les derniers jours du siège. A ces troupes était attaché un corps de siège sous le commandement du général de division Steinmetz, tué quelques semaines plus tard devant Reims.

Maubeuge retint environ 60 000 hommes pendant 15 jours et empêcha qu'ils ne fussent sur la Marne.

L'artillerie de siège comprenait du 21, du 28, du 32, du 42, avec projectiles de 800 kg. et 150 kg. d'explosif, avec portée de 12 à 14 km., des batteries automobiles autrichiennes d'obusiers de 30,5. Investie le 25 août, la place n'a succombé que le 7 septembre 1914, à 6 h. du soir. Mais les forts et la place n'ont été rendus aux Allemands que le lendemain 8, à midi, soit quinze jours après l'investissement.

Cinq mille hommes de la garnison furent mis hors de combat, le reste prit le chemin de la captivité. Les Allemands accusèrent 12 000 hommes de pertes.

Le 8 septembre, le ministre de la Guerre adresse au gouverneur de Maubeuge la dépêche suivante :

« Au nom du gouvernement de la République et du pays tout entier, j'envoie aux héroïques défenseurs de Maubeuge et à sa vaillante population l'expression de ma profonde admiration. Je sais que vous ne reculerez devant rien pour prolonger la résistance, jusqu'à l'heure, que j'espère prochaine, de votre délivrance. »

D'autre part, le commandant en chef a cité à l'ordre des armées le gouverneur de Maubeuge pour sa belle défense.

Les défenseurs n'eurent connaissance de ce télégramme et de cette citation que trois mois après, en captivité.

Concluons enfin en citant le commandant Paul Cassous, du 4^e zouave, attaché au gouverneur général Fournier :

« Les légendes les plus invraisemblables ont couru sur le siège de Maubeuge ; les bruits les plus malveillants ont plané sur les défenseurs de cette place. Il n'y avait rien pour se défendre. Et cependant Maubeuge, avec ses forts démodés, a résisté plus que Liège et Namur, autant qu'Anvers, bien que les ouvrages de ces trois places fussent bétonnés et cuirassés et qu'Anvers eût une bonne et nombreuse garnison. »

Le général Fournier fut autorisé à garder son épée. Il déclina cette faveur.

(A suivre.)

Colonel GROSSELIN.